

Paul Bouchard

La création : mythe ou réalité ?

La Genèse décryptée

Éditions AC³M

Du même auteur :

La Maison de la vie (Bellarmin 1980 ; AC³M 2022)

Chrétien au pays du Québec (Spirimédia 1980 ; AC³M 2022)

Une femme et le Corps de Dieu ;(Anne Sigier 1988 ; AC³M 2020)

Le règne de Dieu sur la terre (Spirimédia/Parvis 1994)

La civilisation de l'amour AC³M 2022)

Das Reich Gotten auf Erden (Parvis 1995)

Pour discerner l'action de l'Esprit (Spirimédia 1998, AC³M 2019)

L'évolution de l'Alpha à l'Oméga (AC³M 2014)

Le chemin des étoiles (AC³M 2016)

ISBN: 978-2-9814287-7-6

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec 2020

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada 2020

© Paul Bouchard, 2019. Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et seul responsable du contenu de ce livre.

Pour rejoindre l'auteur : paul@ac3m.org

Avant-propos

Dans la foulée de la parution de *L'évolution d'Alpha à Oméga*¹, j'ai cru utile de développer mon interprétation personnelle des récits de la création de la Genèse, disséminée dans divers contextes de pensée dans mes ouvrages précédents. J'ai donc décidé d'écrire un nouveau livre sur le sujet et de l'afficher par tranches sur l'Internet au fur et à mesure de sa rédaction.

Le but de cette diffusion du premier jet d'écriture était de permettre aux lecteurs d'enrichir le projet par leurs questions, commentaires et connaissances. Ces contributions auraient pu être intégrées au texte à la fin de l'exercice.

Regrettablement, la proposition n'a pas été suivie de résultats probants. Elle a toutefois marqué la structure du présent volume. La démarche d'articulation de la pensée s'y est effectuée au fil des redites et anticipations inévitables dans le contexte d'une série d'articles indépendants étalés sur une longue période (2015 à 2019). Lors de la révision de l'ensemble, j'ai respecté ce cadre dans l'espoir que la recherche comme à tâtons qui en découle favorise l'assimilation de cette méditation inspirée de l'Écriture.

Puis-je aussi souligner l'étroite dépendance du présent livre de l'ouvrage précité ? Certaines avancées conceptuelles, de même que les illustrations graphiques, ne peuvent pleinement se comprendre qu'en s'y référant. C'est pourquoi *La création : mythe et réalité* ? devrait idéalement être abordé sur le fond de scène de *L'évolution d'Alpha à Oméga*.

¹ BOUCHARD, Paul, *L'évolution d'Alpha à Oméga*, 17 X 24,4 cm, 674 pages, 35,99 €, 45 \$ CA. (Pour plus d'informations ou pour commander : <https://www.bookelis.com/documents/51779-L-evolution-d-Alpha-a-Omega.html> ; version numérique au format PDF disponible gratuitement à https://www.ac3m.org/?page_id=6174).

Introduction

Toute quête du sens de textes anciens ne va pas sans *a priori*. Des présupposés qu'il importe de bien identifier et contrôler. Au départ, l'intention sous-jacente à la démarche d'interprétation du chercheur est décisive. Particulièrement ici, puisqu'il s'agit de scruter les deux récits de la création de la Genèse.

Car l'Écriture sainte interpelle la subjectivité du lecteur, tandis que le sens véritable du texte sacré demeure fermé à une approche strictement objective. La raison en est que la Parole de Dieu a été écrite pour la croissance spirituelle du croyant et non pour informer sur les réalités matérielles dans lesquelles les humains sont plongés. Elle vise à toucher l'intériorité des personnes et non à transmettre un savoir concerné par le côté extérieur de la réalité.

La foi

Cette précision est fondamentale. Elle conditionne le discernement. Il en découle l'exigence d'une ouverture préalable au message divin des Écritures. Parallèlement, il en ressort l'incompétence d'une approche incroyante, caractérisée par la fermeture à toute Transcendance. Une foi vivante est requise pour accéder à la couche profonde des écrits inspirés de la Bible. C'est à cette condition que la Parole divine peut jouer son rôle de susciter un élargissement de la conscience du lecteur et être un agent provocateur d'évolution de la vie intérieure du croyant.

La foi en la Révélation est donc une disposition prioritaire pour une interprétation conforme au sens véritable des écrits bibliques. Je ne saurais trop insister sur l'importance de cette approche à une époque où l'on ne jure très souvent que par la matérialité objective et décline ce qui a trait à la subjectivité, conséquemment à la vie spirituelle des personnes.

La culture

Cette observation nous amène sur un autre terrain qui influence considérablement la rédaction et l'interprétation des textes inspirés : la culture. Dans le présent contexte, je définirais la culture comme la somme des connais-

sances, conceptions, traditions, conventions sous-jacentes à la conscience des humains d'une époque donnée.

Or, les évidences sociales, historiques et préhistoriques démontrent une évolution dans l'humanité reliée à l'acquisition des connaissances et des valeurs de civilisation. Ce progrès culturel joue un rôle de premier plan pour une juste appréciation d'un texte issu de cultures antiques.

Si le croyant n'hésite pas à considérer l'Esprit saint comme le véritable auteur des écrits bibliques, il doit aussi du même souffle reconnaître que le Verbe divin passe inévitablement par la culture du rédacteur pour communiquer son message. Ce qui impose à l'interprète un certain travail de décryptage des notions culturelles du scribe pour accéder au niveau de son inspiration. Un peu comme le joaillier doit dégainer le diamant de sa gaine pour en révéler l'éclat.

Une opération qui suppose d'autre part une distance considérable entre la culture antique du rédacteur et celle de l'interprète contemporain. Ce dernier devra traduire à son tour, dans les mots de sa propre culture, les notions spirituelles qu'il dégage finalement du texte médité afin que la Parole divine puisse être saisie dans sa profondeur.

L'impact de la culture sur l'écrit biblique comporte donc deux volets d'une égale importance : celui du rédacteur originel et celui du commentateur contemporain ! L'on doit toutefois comprendre que les deux protagonistes n'épuisent pas la Parole divine. Ils ne parviennent pas à circonscrire en une formule parfaite le sens universel voilé sous les oripeaux de leur culture respective. Conséquemment, ils ne bénéficient pas de l'attribut d'inerrance (sans erreur) réservé à l'Écriture sainte. L'un et l'autre sont faillibles et peuvent errer. Ce qu'ils parviennent à exprimer avec la meilleure volonté du monde est par nature bien gauche comparativement à l'intuition inarticulée qui les motive et qui, elle, est sans erreur.

Le processus d'écriture

Un tel décalage entre les réalités spirituelles et les mots qui les expriment touche particulièrement le scribe biblique en raison des outils limités d'expression culturelle dont il disposait lors de sa rédaction. Pour traduire l'impulsion spirituelle qui le sollicitait, il n'avait pas d'autre option que d'exposer, dans les limites des conceptions issues de son milieu, ce que l'Esprit saint a voulu communiquer par son entremise à l'humanité de tous les temps.

D'autre part, le rédacteur antique ne pouvait pas soupçonner que son récit participerait à l'œuvre colossale que l'ensemble biblique a constituée au

fil des siècles ; non plus deviner que le but humain qu'il poursuivait prendrait pleinement son sens en synergie avec les autres écrits inspirés.

Car c'est parfois à son insu que le scribe a pu servir de courroie de transmission de la Parole divine. Son texte, d'ailleurs, aura pu être réinterprété et augmenté par un ou plusieurs écrivains, inspirés par l'Esprit eux aussi, pour ensuite être colligé dans la collection des livres bibliques, finalement accrédités canoniquement par les cadres religieux institutionnels plusieurs siècles après leur rédaction.

Le processus littéraire qui a généré la Bible a de quoi étonner. Il manifeste une cohérence qu'aucun humain isolé n'aurait pu concevoir, aucune culture planifier. Comment des livres de styles et de sujets très variés, rédigés sur plusieurs siècles et provenant de divers milieux ont-ils pu se retrouver sous le couvert de la Bible ? Comment expliquer l'unité de pensée de cette écriture sinon par son Auteur d'outre espace et temps ? Car c'est précisément au-delà des cultures, des styles littéraires, des intentions conscientes des auteurs et des divers milieux sociaux, que Dieu s'est manifesté en proclamant sa Parole.

Quelle est la teneur de cette manifestation ? Comment Dieu parle-t-il ? Prenons note ici d'une nuance très significative !

En parlant de la Bible, nous ne disons pas "les Paroles de Dieu" au pluriel mais LA PAROLE au singulier. Ce n'est pas parce qu'ici et là on y retrouve des paroles attribuées à Yahvé qu'on qualifie la Bible de Parole de Dieu. Non plus parce que certains passages sont particulièrement édifiants ou font état d'un code moral. La Bible est Parole de Dieu globalement, dans son ensemble, en tant qu'entité, parce que le Seigneur, selon notre foi, s'y est manifesté et s'y manifeste encore aujourd'hui par son Esprit.

Le langage de Dieu est transcendant. Sa Parole s'élabore au-delà des mots que les humains utilisent pour traduire leur pensée ou exprimer l'inspiration de l'Esprit. Lorsque Dieu parle à l'humanité, ses mots à lui s'étalent sur des siècles. Ils englobent des événements, font intervenir des peuples et mettent en scène le déroulement de l'Histoire. Ainsi, chaque livre, chaque passage particulier de la Bible se rapportent au tout de la Parole divine. Il est donc impossible d'interpréter correctement le sens d'un passage isolé sans l'éclairer par l'ensemble.

L'interprétation

Cette complexité du processus littéraire de la Bible fait ressortir, entre autres, l'incompétence d'une lecture fondamentaliste. Car le simplisme de

l'acception littérale pourrait ne pas rendre compte adéquatement de la Vérité révélée par l'ensemble du texte sacré. L'attachement excessif à la lettre prédispose plutôt à l'aveuglement du fanatisme. *La lettre tue, l'Esprit vivifie* (2 Co 3, 6), avertit saint Paul.

Le littéralisme est d'ailleurs mis en échec dès la première page de la Bible par les contradictions inhérentes aux deux récits de la création. Par exemple, le premier récit situe la création de l'humanité en dernier, après les animaux. Le deuxième en premier, avant les animaux. La végétation est "produite" le troisième jour dans le premier tandis que dans le deuxième récit, elle est "plantée" par le Créateur après la création de l'homme.

On peut noter ici que l'évolution de la civilisation depuis l'Antiquité, en élargissant et en multipliant les perspectives, confère au point de vue contemporain un net avantage. Le développement de l'archéologie, de la paléontologie, de la génétique, de l'histoire, de l'exégèse, de l'herméneutique, de la linguistique, de la théologie, de l'éthique, etc., permet de poser un regard sans précédent sur le texte biblique en débroussaillant les zones périphériques de sa création. Il faut toutefois reconnaître que si les sciences peuvent contribuer à l'éclairage du contexte de création des saintes Écritures, elles ne permettent pas, en raison de leur approche strictement objective, de puiser à la Source divine du texte que seule la subjectivité éclairée par l'Esprit peut apprécier.

C'est à cette profondeur que j'espère descendre dans cette étude. Sans prétention. Je ne vise pas à faire œuvre scientifique. Je n'ai pas l'intention de recourir, sinon en passant, aux données les plus récentes de la recherche exégétique. Il y a d'abord que je ne dispose d'aucune compétence dans l'une ou l'autre discipline concernée. De plus, comme on peut le déduire de ce qui précède, une analyse à partir de données d'érudition ne donnerait pas le résultat espéré. Car toute spécialité scientifique ne couvre toujours qu'une tranche de la réalité, de sorte que l'exposition globale demeure hors du champ des experts. À examiner de près une partie, le tout échappe à l'observateur. *L'arbre cache la forêt*, dit-on pour illustrer cette limite de la quête de connaissances objectives.

La méthode

Mon optique est la plus générale possible. C'est celle du philosophe qui se confronte candidement à toute la réalité par la logique rationnelle et, dans ce cas particulier, sous l'éclairage de la foi. La méthode que je compte appliquer à cette démarche m'a été suggérée par saint Jean-Paul II. Dans

un discours adressé à une assemblée constituée de scientifiques, de philosophes, de théologiens, le pape a précisé certains critères pour une juste interprétation de l'Écriture.

Pour ma part, en recevant le 31 octobre 1992 les participants à l'assemblée plénière de votre *Académie*, j'ai eu l'occasion, à propos de Galilée, d'attirer l'attention sur la nécessité, pour l'interprétation correcte de la parole inspirée, d'une herméneutique rigoureuse. Il convient de bien délimiter le sens propre de l'Écriture en écartant des interprétations indues qui lui font dire ce qu'il n'est pas dans son intention de dire (Jean-Paul II, *Discours à l'Académie pontificale des sciences*, 1996).

Que doit-on entendre par ces *interprétations indues* à “écarter” et qui font dire à l'Écriture *ce qu'il n'est pas dans son intention de dire* ?

Au cours des siècles, l'Église a pu associer au texte biblique des interprétations issues en fait de préjugés culturels ou de spéculations inspirées par des systèmes de pensée extrabibliques qui ont eu d'indéniables répercussions sur sa tradition théologique et catéchétique. Un amalgame superficiel entre ce que l'humain d'une culture donnée perçoit de la réalité et la révélation biblique.

La condamnation par le Magistère, sous le pape Paul V en 1616, de la cosmogonie héliocentrique du chanoine Nicolas Copernic comme *contraire aux Écritures* est un exemple patent de cette confusion. Le procès intenté quelques années plus tard pour la même raison par l'Inquisition contre Galilée (1633), entérinait ce jugement erroné, à savoir que la preuve scientifique que notre planète gravite autour du Soleil, et non l'inverse, était incompatible avec la vérité révélée de la Bible.

Cependant, on y chercherait en vain un passage qui aurait pu être utilisé pour contredire clairement les thèses de Galilée et de son savant prédécesseur. Certes, plusieurs versets poétiques, tirés des psaumes entre autres, évoquent la course du Soleil, de son lever à son coucher. Ce sont là toutefois des expressions populaires basées sur l'apparence qui n'imposent absolument pas une cosmogonie particulière. On utilise encore aujourd'hui ces images, même si tout le monde sait que c'est notre planète qui tourne sur elle-même et non le Soleil qui se déplace.

Les préjugés de l'Inquisition, en fait, n'étaient pas fondés sur l'Écriture mais sur des éléments de culture scientifique qui remontaient à l'Antiquité grecque. Les conceptions du temps s'appuyaient sur la cosmogonie de Ptolémée, un savant grec qui, au premier siècle de notre ère, avait démontré

par de complexes calculs que la Terre², sise fixement au centre de l'univers, était entourée par neuf "ciels", des sphères translucides correspondant aux diverses trajectoires des planètes et des astres. Les spéculations philosophico-théologiques du Moyen-âge rajoutaient à cette cosmogonie imaginaire l'idée d'un Moteur divin – Dieu – qui propulsait ultimement une mécanique céleste régulée par les Anges.

Les psaumes de la Bible présentent en fait une tout autre conception du cosmos. Le psalmiste croyait que notre planète était ancrée dans les eaux de l'océan. Il comparait la voûte des cieux à une tente dont les trous minuscules laissaient filtrer la lumière des étoiles. L'on croyait alors que la Terre avait la forme d'un disque limité par les mers et reposait stablement sur quatre piliers correspondant aux quatre points cardinaux.

Au Seigneur, les colonnes de la terre : sur elles il a posé le monde
(1 S 2, 8).

Au Seigneur, la terre et ses richesses, le monde et ses habitants ! C'est
lui qui l'a fondée sur les mers, et la tient stable sur les flots
(Ps 24, 1-2).

Tu déploies les cieux comme une tente... Tu poses la terre sur ses
bases, inébranlable pour les siècles des siècles. De l'abîme tu la
couvres comme d'un vêtement (Ps 104, 2.5.6).

À l'époque de Copernic et de Galilée, ces conceptions bibliques étaient dépassées. Les ecclésiastiques de l'Inquisition leur substituaient les cosmogonies de l'Antiquité grecque, notamment celle d'Aristote. Les jugements qu'ils ont émis au nom de la vérité biblique ne pouvaient donc pas du tout se justifier par l'Écriture.

À la suite des développements scientifiques contemporains, on pourrait estimer risibles ces condamnations si elles ne savaient pas la revendication d'infailibilité magistérielle. Cette faute historique, perpétrée par des prélats très faillibles, a non seulement blessé de nobles et valeureux croyants – les initiateurs de l'ère scientifique moderne – mais elle a marqué l'Église pendant des siècles d'un stigmate de défiance des sciences, entraînant une portion importante de fidèles dans un combat obscurantiste contre le progrès social et l'évolution culturelle de l'humanité.

C'est là une déviation que Jean-Paul II exhorte à éviter en épurant notre lecture de la Bible *des interprétations indues qui lui font dire ce qu'il n'est*

² La majuscule est utilisée ici, au même titre que le nom des autres planètes du système solaire, pour désigner spécifiquement le globe terrestre.

pas dans son intention de dire. Une instrumentalisation déformante et abusive de l'Écriture dont les effets ont pu même se répercuter jusque dans certains énoncés théologiques et catéchétiques véhiculés par la Tradition.

Dans ce travail, je devrai parfois considérer quelques-uns de ces énoncés avec un œil critique pour parvenir à poser un regard neuf, exempt de préjugés, sur le texte biblique. Il s'agit, dans un deuxième temps, d'appliquer à la lecture *une herméneutique rigoureuse... pour l'interprétation correcte de la parole inspirée.* Ce qui pourra se faire par l'écoute attentive du rédacteur biblique en questionnant sa propre cohérence rationnelle, épurée des extrapolations séculaires. Pour paraphraser positivement Jean-Paul II, il s'agit de saisir, avec l'aide de l'Esprit et dans le cadre de notre propre culture, ce que la Parole a eu l'intention de proclamer par le truchement du récit de l'auteur.

Nous n'avons rien à craindre d'une telle approche, car *la vérité ne peut pas contredire la vérité.* Jean-Paul II faisait écho à cette formulation lapidaire de Léon XIII (*Lettre encyclique Providentissimus Deus*) à l'occasion d'un discours adressé à des professeurs et à des étudiants de Cologne.

Il ne peut y avoir de conflit fondamental entre la raison qui, en conformité avec sa propre nature qui vient de Dieu, est axée sur la vérité et est ordonnée à la connaissance de la vérité, et une foi, qui réfère à cette même source divine de toutes les vérités. La foi confirme en fait les droits spécifiques de la raison naturelle (5 novembre 1980).

Lors d'un symposium organisé par l'*Académie pontificale des sciences* et le *Conseil pontifical pour la culture*, Jean-Paul II revenait sur ce thème.

Lorsqu'elles suivent leurs propres méthodes respectives, la religion et la science sont des éléments constitutifs de la culture... et plutôt que de s'opposer, elles sont marquées par la complémentarité (4 octobre 1991).

La complémentarité... et la cohérence entre foi et raison ! C'est ce que ce qui est visé ici ! Tant et si bien que s'il pouvait se trouver des incohérences apparentes entre les connaissances objectives et des interprétations traditionnelles de la Parole de Dieu, il faudrait alors questionner l'interprétation plutôt que de rejeter la vérité démontrée par la raison. Car bien comprise, *la foi confirme en fait les droits spécifiques de la raison naturelle.* Et l'ordre par lequel *la vérité tout entière* (Jn 16, 13) est acquise commence par le questionnement de la raison. Puis, dans l'axe du dépassement de la faculté rationnelle mais en toute cohérence avec elle, survient l'éclairage de la foi.

Au commencement...

J'étais de passage à la résidence d'un ami. On y prenait plaisir à se réunir en groupe pour discuter sans formalités, du coq à l'âne, de tout et de rien ! On cherchait le sens... surtout de ce qui semblait ne pas en avoir : la vie en société, les injustices, la guerre, l'oppression, les systèmes politiques. Et on oubliait joyeusement les affres de la condition humaine avec un verre d'alcool ou un joint de marijuana. C'était l'époque du "*peace and love*" sous le slogan : *Faites l'amour, pas la guerre* !

Une énigme à résoudre

Ce soir-là, quelqu'un met la problématique des religions sur le tapis. Bien évidemment, personne d'entre nous n'en pratique une. Même que la plupart se veulent athées ou agnostiques. Ce qui ne réduit nullement l'intérêt pour le sujet et les discours passionnés qui s'ensuivent... Pour ou contre ! Les uns prônent l'abolition des contraintes imposées par toutes les religions, question de stimuler la créativité générée par la libre pensée. D'autres, dans la foulée du mouvement antimatérialiste de la génération hippie, vantent les mérites du *Nouvel âge*, présenté comme la spiritualité la plus évoluée et la mieux adaptée au monde moderne.

Sans doute pour concilier les divergences de vues, une jeune femme avance que toutes les religions se valent puisqu'elles visent toutes le même but, soit favoriser l'essor spirituel de l'humanité. Lorsqu'il est bien compris, explique-t-elle, cet objectif impose une prise de distance des superstitions stériles qui creusent un abîme d'incohérence entre les pratiques propres à chaque religion et la recherche légitime d'un mieux-être pour l'humanité.

J'interviens pour dire mon appréciation de la distinction entre les cultes religieux et l'aspiration à un monde meilleur, mais je ne peux taire mon opposition à l'idée de fourrer toutes les religions dans le même sac.

Car j'estime le christianisme fondamentalement différent des autres grandes religions de la planète. Ce qui le distingue, argué-je, c'est sa conception de la réalité. Et j'explique que le judéo-christianisme est caractérisé par le dynamisme d'un univers qui a une histoire et se déploie vers un

devenir dans lequel chacun porte une part de responsabilité. Tandis que la quête de sagesse qui a généré les autres doctrines – orientales et occidentales – s’est effectuée dans le cadre philosophique d’un univers refermé en boucle sur lui-même dans lequel le salut consiste à s’en évader pour se libérer des cycles incessants.

Mon bref exposé intrigue. On me demande d’élaborer. Je ne sais trop quoi ajouter pour illustrer ma perception. Une idée saugrenue me passe alors par la tête. Je propose à tout hasard que l’on devine le premier et le dernier mot de la Bible. Sur le coup, je n’ai aucune idée de la réponse mais j’ai l’intuition que là se trouve la preuve de ce que j’avance. Devant le silence qui se prolonge, je finis par dégoter une vague réminiscence : *Ben, voyons ! Le premier mot, ce doit être “Au commencement”. Et le dernier mot... ?*

J’attends en vain les réactions tandis que je vois mentalement dans un flash s’effeuiller les pages du Livre jusqu’à la dernière. Ces pages sont vivantes. Ce qui défile, c’est l’histoire de la vie, depuis le début jusqu’à...

...*Amen* ! m’exclamai-je. Le mot a jailli de ma bouche avec un accent de jubilation triomphale. Non pas tant parce que je croyais être parvenu à relever mon propre défi mais parce j’avais contemplé dans un éclair l’issue heureuse de la mouvance universelle. Cet *amen* impliquait que tout finira par réussir et qu’en dépit de son parcours tragique, le déploiement de l’univers parviendra à l’épanouissement d’une fin heureuse.

Pour mes interlocuteurs, toutefois, ma joyeuse découverte est dérangeante. Elle suscite chez certains de l’hostilité. D’autres veulent des preuves. On finit par trouver une Bible qui confirme l’intuition à la lettre. Tous en sont fort étonnés ! Les sceptiques croient que je me suis payé leur tête. En dépit de l’assurance que je n’ai pas ouvert la Bible depuis l’école primaire, ils ne sont pas convaincus de ma bonne foi.

L’Inspirateur

Je suis demeuré longtemps remué par cet épisode. Je n’arrivais pas à identifier ce qui m’avait poussé à proposer une telle énigme et, surtout, à en trouver la réponse contre mes propres attentes. Se pouvait-il que mon inconscient ait été responsable d’un tel scénario ?

Toujours est-il que j’en suis venu à croire vaguement qu’une intelligence supérieure – un esprit ? – m’avait influencé. Et ce qu’il y avait encore de plus étonnant dans ce constat, c’est que cet esprit avait aussi inspiré de la même manière, à des millénaires d’années de distance dans l’espace et le temps, les rédacteurs de cultures très différentes du premier et du dernier

livre de la Bible : le scribe de la Genèse et l'auteur de l'Apocalypse. Se pouvait-il que cet esprit ait été le même que celui qui, à l'origine, selon la Genèse, *planait à la surface des eaux* ? L'Esprit d'un Créateur ? J'étais perplexe.

Avec le recul, je témoigne que ce questionnement a amorcé ma conversion. Il a fait tomber en moi un mur tenace de résistance à la grâce de la foi.

Perspective scientifique

Depuis mon adolescence, en effet, je justifiais mon agnosticisme par la prise en considération des découvertes scientifiques – notamment de l'évolution biologique – que j'estimais plus crédibles que le récit de la création de la Genèse. Et voilà que je découvrais inopinément que non seulement la foi en la création est compatible avec le concept d'évolution mais que c'est la Bible qui en est la révélation initiale.

L'évolution, ai-je compris, c'est simplement tout ce qui se produit entre le *Au commencement* de la Genèse et le *Amen* du dernier livre biblique. L'observation scientifique de l'évolution biologique ne venait en fait qu'illustrer une partie du parcours d'un univers lancé par le Créateur sur un chemin progressif d'accomplissement. *Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le Principe et la Fin*, confirme le Christ à trois reprises dans l'Apocalypse (Ap 1, 8.17 ; 2, 8 ; 22, 13). Je réalisais donc qu'avant de devenir un constat scientifique, l'évolution a d'abord été une révélation biblique.

On peut mieux le comprendre si l'on tient compte du fait, avant que soit démontré un commencement à l'univers avec la théorie du "big bang", que la plupart des scientifiques et philosophes, de l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne, postulaient que le tissu de base de la réalité avait toujours existé, fut-ce sous la forme d'atomes ou de particules. Ce que la loi de conservation de la matière formulée par Antoine Lavoisier au 18^e siècle – *rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme* – semble entériner. C'est pourquoi certains savants pouvaient être réfractaires au concept de création. Et pour être conséquent avec le postulat d'un univers qui est à lui-même sa propre cause, ils allaient jusqu'à juger sans finalité et dues au hasard les incessantes transformations que subissent les réalités observables.

Nécessaire finalité

Mais depuis que l'observation a contraint les astrophysiciens à constater un commencement, l'opinion philosophique voulant que l'univers ne relève

pas d'une intention et ne vise pas une finalité ne tient plus la route. Le "big bang", combiné à l'hypothèse de l'évolution, tire le tapis sous les conceptions purement matérialistes de l'univers.

Car ce qui a commencé à exister dans l'espace et le temps n'a pas pu se donner les paramètres qui conditionnent son existence. C'est pourquoi les lois, qui président à l'émergence de la réalité spatio-temporelle et la déterminent, relèvent d'une intention que l'intelligence peut reconnaître. Une intention qui non seulement initialise le commencement mais oriente le mouvement amorcé par ce début absolu vers une finalité.

Tout geste, tout mouvement quelconque appelle nécessairement une finalité, dans le sens philosophique du terme. Dans un monde physique mouvant où tout se transforme incessamment, il n'existe que des réalités sur la route de la finalité du seul fait qu'elles sont toutes transitoires, et donc, dans un état permanent de transformation vers une fin.

C'est d'ailleurs la finalité qui rend intelligible ce qui existe. Sans elle, l'intelligence ne pourrait pas pénétrer quoi que ce soit par la connaissance. L'identification de la finalité au milieu de la mouvance tous azimuts de la réalité permet à l'intelligence de connaître l'être des choses et leur donner un nom.

Un univers sans finalité serait absurde, impénétrable par la raison, inexprimable par des mots. On ne pourrait pas en connaître ni en dire quelque chose. Je ne serais pas en mesure de juger qu'un marteau est un marteau si je n'ai aucun moyen de savoir à quoi il sert. Un marteau est un marteau parce que sa finalité, sa raison d'être, le but de sa fabrication est de servir à cogner des clous. De même, l'univers ne pourrait pas être connu par l'intelligence s'il n'était pas, depuis son commencement il y a 13,77 milliards d'années, en mouvance vers une finalité. Laquelle ? Là n'est pas la question. Pour le moment, du moins !

Perspective de foi

La question de savoir si cette présumée finalité universelle se concrétisera ou non dans l'espace et le temps n'est pas non plus sujet au débat scientifique ou philosophique. C'est une opinion qui interpelle la croyance ou l'incroyance. La foi chrétienne affirme qu'elle s'accomplira par la grâce du Créateur. L'athée rejette l'existence d'un Créateur et refuse conséquemment la finalité pour en venir à conclure qu'il revient à l'homme de profiter de la construction aléatoire de l'univers pour se diviniser lui-même.

Pendant mes jeunes années, j'étais de ces derniers. Et voilà que ma conscience basculait vers ceux qui ne se contentent pas de constater l'évolution mais vivent dans son axe. Bien qu'ils ne soient pas toujours conscients de ce qu'ils deviennent, les croyants sont en fait propulsés par le dynamisme de l'évolution. Car sous la démarche de la foi, ils sont graduellement transformés jusqu'à l'épanouissement final auquel ils n'ont certes pas encore accès mais qu'ils anticipent et espèrent. L'Écriture affirme que *la foi est la garantie des biens que l'on espère, la preuve des réalités qu'on ne voit pas* (Hé 11, 1). C'est pourquoi ils font confiance au Maître de l'évolution et de l'Histoire qui sculpte la forme que doit prendre le devenir pour épouser son dessein créateur et boucler, en toute cohérence avec l'intelligence de la réalité, le parcours universel.

Cette révélation est bouleversante ! Elle renverse les conceptions étriquées d'une création toute donnée et achevée au début de l'espace et du temps par une création qui se bâtit continuellement, à chaque moment spatio-temporel, depuis le commencement jusqu'à l'accomplissement final.

L'idée que le monde a été créé une fois pour toutes à l'origine pour ensuite se développer de lui-même est dépassée et ne rend pas compte adéquatement du fait que l'univers demeure perpétuellement dans l'Acte d'être créé. Car un Dieu éternel qui transcende notre univers ne crée pas par une série d'actes spatio-temporels successifs. Mais depuis son éternité, un Dieu parfait n'accomplit qu'un seul Acte parfait : celui de faire surgir par sa Parole une création qui embrasse la totalité du contenu passé, présent et à venir de l'espace et du temps.

Nos existences terrestres se déroulent donc à un moment séquentiel de la Parole créatrice. De sorte que l'imperfection que nous pouvons observer en ce monde ressort de ce qu'il n'est pas achevé. Il en est de même pour nous. L'Acte par lequel nous recevons l'être de l'Être Suprême n'est pas terminé et c'est pourquoi nous sommes tous personnellement lancés sur la route d'une perfection encore à venir.

Toutefois, notre conscience tributaire de l'espace et du temps nous entretient dans l'illusion d'avoir été créés au passé. Nous pensons alors que les transformations visibles et invisibles que nous avons subies depuis notre conception et celles que nous subirons encore dans l'avenir sont imputables au développement de notre nature, contrainte de croître au milieu des contingences. S'il en était réellement ainsi, nos existences, de la conception jusqu'à la mort, échapperaient à l'Acte créateur.

Mais le grand mystère de nos existences fait qu'au présent, ce PRÉSENT de nos vies qui coïncide au PRÉSENT de Dieu, nous vivons dans l'Acte d'être créés. Tant que nous demeurons en sa PRÉSENCE, le Créateur poursuit notre création à la condition que nous consentions à ce qu'il nous travaille. Car il nous a donné la liberté pour nous permettre de contribuer à son œuvre. Nous avons toujours la possibilité de refuser de collaborer. Mais si nous aimons sa PRÉSENCE dans nos vies, il nous sculpte *à son image, comme sa ressemblance* (Gn 1, 26). Il nous transforme jusqu'à ce que nous parvenions à épouser la perfection de l'Acte parfaitement achevé d'un Dieu infiniment aimable et tout-puissant.

Voilà pourquoi saint Paul a pu écrire : *La création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu... Nous le savons en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement* (Ro 8, 19.22).

Dieu créa le ciel et la terre

Lorsque l'auteur du premier récit de la création de la Genèse affirme que *Dieu créa le ciel et la terre*, il fait forcément allusion à tout ce qui existe. S'il avait eu accès à notre vocabulaire moderne, plutôt que d'évoquer ciel et terre, il aurait pu utiliser le terme univers.

Dans la culture dominante d'aujourd'hui, toutefois, l'on charcute souvent ce concept de la moitié de son sens. On l'associe aux seules réalités objectives et, particulièrement, aux spectaculaires phénomènes cosmiques observés par l'astrophysique.

Mais l'univers n'est pas que la somme de la matière cosmique et terrestre. La conscience humaine en est partie prenante. Son invisibilité n'en fait pas une réalité négligeable pour autant. Elle compte en fait tout autant que le visible puisque le concept de l'univers ne peut être saisi que par l'invisible faculté rationnelle à l'intérieur des personnes.

Or, la rationalité fait suite à l'immense labeur de l'évolution biologique sur notre planète. Lorsque l'on conçoit l'univers exclusivement comme une quantité de matière extérieure à la conscience, c'est le côté qualitatif et intérieure de la VIE qui échappe alors à nos considérations³.

Le concept de l'univers ne va donc pas sans la conscience. Par elle se révèlent les innombrables réalités invisibles du monde spirituel. C'est pourquoi notre scribe biblique, en utilisant le vocable univers, aurait tenu à préciser ses composantes fondamentales. La distinction entre *ciel* et *terre* signale en effet une double face de la réalité créée : le terrestre et le céleste.

Ce qui appartient au terrestre est concret et formé à partir de la substance matérielle dont la genèse renvoie certes au cosmos. Tandis que le céleste désigne l'intangible intériorité vitale – indétectable par les sens ou les outils qui en prolongent l'efficacité – que seul l'esprit en l'être humain peut appréhender.

³ Pour le développement de cet argument, voir le 7^e entretien, *La philosophie quantique*, dans *L'évolution d'Alpha à Oméga*, op. cit.

Si donc je paraphrase le premier verset du premier récit de la création, j'écrirai ceci en toute cohérence avec le *Symbole de Nicée-Constantinople* : *Au commencement, Dieu créa l'univers visible et invisible.*

Le ciel ou le cosmos ?

L'on pourrait objecter que le scribe, en évoquant le ciel, a pu vouloir désigner les inaccessibles réalités cosmiques dont il ne reconnaissait peut-être pas la nature matérielle. L'on sait, en effet, que certaines cultures antiques rendaient un culte aux astres au titre d'entités divines.

Mais ce qui montre qu'il a voulu expressément écarter une telle interprétation, c'est le fait qu'il emploie plus loin un autre terme pour désigner le lieu du déploiement des corps célestes.

Dieu dit : « *Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux* » et il en fut ainsi. Dieu fit le firmament, qui sépara les eaux qui sont sous le firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus du firmament, et Dieu appela le firmament « *ciel* » (...) Dieu dit : « *Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit...* » (Gn 1, 6.14).

La distinction entre le ciel et le firmament incite donc à dissocier les réalités célestes invisibles de l'espace sidéral des astres.

Or, lorsque le scribe affirme que Dieu a entrepris de créer ciel et terre, il implique que les réalités invisibles ont eu un même *commencement* que les réalités visibles. Les invisibles comme les visibles ont toutes été créées sans qu'il y ait eu de précédent à leur existence.

Ce qui n'est pas peu dire dans le contexte des conceptions antiques. Car les philosophes qui scrutaient le réel pour en déduire le sens estimaient ou bien que la matière est éternelle ou bien que l'existence des réalités tangibles constituent en quelque sorte une dégradation de l'intangible et représentent une "chute" des réalités spirituelles dans la matière.

Le premier énoncé de la Bible, en imputant un même commencement au visible et à l'invisible, révèle au contraire que les deux vont de pair, que les deux coexistent. Ce ne sont pas deux univers parallèles, deux mondes opposés l'un à l'autre mais deux faces d'une même et unique réalité que Dieu a créée.

L'univers invisible

Cette révélation est on ne peut plus pertinente pour nous aujourd'hui. À une époque où l'on ne jure que par les causes matérielles, l'invisible se

heurte généralement au scepticisme ambiant. Et pourtant, l'invisible crève les yeux... si je peux me permettre cette antinomie. Dans le monde humain, l'invisible est effectivement partout.

Voyez cet arbre là-bas ? C'est un chêne. Comment le sais-je ? Ce ne sont pas mes yeux qui me le disent. Personne n'a jamais vu objectivement l'espèce du chêne. Elle est déduite de l'observation de caractères communs à tous les spécimens. Au-delà des apparences sensorielles, la faculté rationnelle saisit l'invisible trame structurelle sous-jacente à l'arbre particulier.

Et il en est de même pour toutes les réalités auxquelles la raison donne un nom. Tous les vocables relèvent de l'invisible. Il n'existe aucune perception sensorielle qui pourrait m'autoriser à dire que tel objet est une table ou autre chose. Les sens ne perçoivent que des surfaces sans signification particulière tandis que la raison doit appréhender la structure intelligible des choses pour les comprendre et les nommer.

La raison elle-même, qui émerge inévitablement de la subjectivité des personnes, ne relève-telle pas de l'univers invisible ? C'est par la rationalité invisible que l'invisible peut être identifié, de sorte que toutes les formes de connaissances ressortent de catégories invisibles de l'univers.

Comment associer encore les réalités invisibles aux superstitions ? Les refuser ne reviendrait-il pas à rejeter le pouvoir de connaître de la rationalité ? Et il y a plus ! En tant que personnes humaines, ne sommes-nous pas tous des êtres invisibles ? Lorsque nous disons JE SUIS, n'affirmons-nous pas que nous possédons l'ÊTRE ? Mais où trouver l'ÊTRE pour que nous puissions le voir et l'ausculter ? L'ÊTRE est partout, et pourtant, nulle part peut-il être observé avec les yeux.

Vous me direz que mon existence est évidente pour tout le monde. Je réponds que vous voyez mon organisme, mon corps, mais l'ÊTRE en moi, vous ne le voyez pas. Je ne suis pas un corps ; JE SUIS DANS UN CORPS. La nuance est cruciale. Si je n'étais qu'un corps, je ne pourrais pas savoir que JE SUIS. Si je n'étais qu'une QUANTITÉ de MATIÈRE, je ne pourrais pas accéder à la QUALITÉ d'ÊTRE vivant.

La conscience d'ÊTRE, c'est le portail d'entrée de l'univers invisible et la prérogative d'une âme spirituelle. ÊTRE est un mystère qui renvoie nécessairement à l'Être Suprême. Car l'ÊTRE éprouvé par la conscience est incomplet en ce qu'il n'est ni permanent ni constant dans l'espace et le temps, survenant dans un corps mortel.

De plus, je ne suis pas la cause de l'ÊTRE que JE SUIS. Je reçois l'ÊTRE comme un don. C'est pourquoi je reconnais ma dépendance de Celui qui possède tout l'Être et a le pouvoir de le partager. JE SUIS parce que j'ai été créé... et l'existence de la créature appelle nécessairement un Créateur capable de faire exister, et *le ciel et la terre*, soit les réalités invisibles aussi bien que les visibles, ce qui est qualifiable aussi bien que ce qui est quantifiable, ce qui est subjectif aussi bien que ce qui est objectif.

Le vide et le vague

Nous avons compris que l'expression *le ciel et la terre* du premier verset de la Genèse désigne une double face de l'univers. Inévitablement, nous exprimons cette bipolarité, par des termes antinomiques.

Ces concepts aux antipodes, toutefois, ne devraient pas être considérés inconciliables. Au contraire, ils doivent être reçus comme l'expression d'une incontournable complémentarité qui se répercute tous azimuts dans la construction de l'univers, quelle que soit l'angle sous lequel le RÉEL est abordé.

J'identifie cette complémentarité comme une "dualité universelle positive". Voici illustrés schématiquement quelques termes de cette bipolarité. Cette liste n'est pas exhaustive. Nous aurons l'occasion d'y faire des ajouts tout au cours de cette recherche. On devra la garder bien en tête car elle sera de grande utilité pour décrypter la Genèse.

VIE MATIÈRE

Intériorité	Extériorité
Qualité	Quantité
Unité	Multiplicité
Activité	Passivité
Simplicité	Complexité
Essence	Accident
Présence	Espace-temps
Évolution	Entropie
Invisibilité	Visibilité
Impalpabilité	Tangibilité
Rationalité	Sensorialité
Insécabilité	Divisibilité
Valeur	Nombre

Création terrestre

Dès l'abordage de sa narration, l'auteur du premier récit fait allusion à notre planète avant même que Dieu ait énoncé quelque parole que ce soit

pour la créer. On pourrait penser qu'il laisse ainsi entendre que Dieu a créé toutes choses à partir d'une Terre préexistante. Cette hypothèse serait renforcée du fait que Dieu crée les astres le quatrième jour sans que la création de la Terre soit mentionnée ce jour-là ni, d'ailleurs, lors des cinq autres jours.

Mais ce qui infirme cette supposition, ce sont les termes utilisés pour décrire l'état de cette Terre comme pour en effacer toute image mentale.

Or, la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme, un vent de Dieu tournoyait sur les eaux (Gn 1, 2).

Le *vide*, le *vague*, les *ténèbres*, l'*abîme*... Ces images successives n'évoquent-elles pas une antériorité existentielle indéfinissable ? Voyons de plus près !

Or, la terre... Il ne dit pas au départ – ni plus loin dans le récit – “Or, le ciel...”. Que peut-on comprendre ? C'est que son propos ne concerne pas le volet céleste de la création mais le terrestre. Il aborde son discours en partant d'un point de vue objectif qui touche à la matérialité de l'univers visible. Son vocabulaire s'apparente donc principalement à la liste de droite ci-dessus.

...était vide et vague... On trouve ici l'envers de toute bipolarité. Elle renvoie par la négative à ce qui fait la réalité. Le *vague*, c'est l'indéfini, l'absence de FORME. Tout ce qui existe, de quelque nature que ce soit, possède en effet une FORME⁴, soit une structure qui fait l'UNITÉ de la chose à partir d'une MULTIPLICITÉ d'éléments.

Quelques exemples : protons, neutrons, électrons ne pourraient pas constituer d'atomes si la FORME atomique ne s'imposait pas à ces particules ; le Soleil s'évanouirait dans un hypothétique plasma originel si les éléments qui le constituent n'étaient pas unifiés par la FORME qui le fait Soleil ; les astres comme les objets terrestres ne pourraient pas exister en tant que ce qu'ils sont s'ils n'étaient pas dotés d'une FORME spécifique.

Le monde physique à tous les niveaux, du microcosme au macrocosme, ne peut exister sans être FORMELLEMENT organisé. Cette exigence de la réalité s'applique indistinctement aux objets inanimés et aux organismes vivants

⁴ La FORME à laquelle je fais allusion ne doit pas être assimilée au concept philosophique classique ni être associée aux seules apparences. Elle comprend tout ce qui fait le côté physique, tant les organes internes qu'externes du corps et encore, les molécules et les atomes de l'objet vivant ou inanimé.

puisque tout ce qui se tient du côté de l'univers visible est fait d'une même substance, nommée MATIÈRE.

Mais, paradoxalement, la matière pure est une vue de l'esprit. Car même avec les instruments scientifiques les plus sophistiqués, elle ne peut être saisie dans son fond. Au-delà des particules élémentaires, les scientifiques se heurtent au mystère de la matière au point que certains en viennent à douter de son existence même. La raison en est que la matière n'est accessible à nos investigations que lorsqu'elle est structurée dans une FORME, fût-elle infinitésimale. En l'absence de FORME, elle perd les attributs du visible et bascule dans l'invisible. Peut-on présumer qu'elle est alors énergie pure, prégnante de virtualités ?

Quoi qu'il en soit, il reste que toute existence concrète doit posséder une FORME. Une vérité de La Palisse, pourrait-on commenter ! Elle découle pourtant d'une profonde prise de conscience de la réalité⁵. L'apparente lapalissade peut servir d'entrée en matière pour l'autre caractère fondamental de la réalité physique, évoquée négativement par le verset biblique : le *vide*.

Le *vide*, c'est l'absence de contenu. Il ne suffit pas qu'une chose possède une FORME pour exister. Il faut obligatoirement que cette FORME contienne quelque chose. Il ne peut exister de FORME sans contenu. Si bien que contenant et contenu sont inséparables ! L'un ne va pas sans l'autre !

Ce contenu, c'est ce qui donne à la FORME visible sa signification invisible. Peut-être que nous ne savons pas ce que signifie une réalité particulière mais notre ignorance ne permet pas d'induire qu'elle serait vide de SENS. Je dis SENS dans toutes les acceptions du terme, incluant celle de réaliser une fin, cette fin, ultimement, étant d'ÊTRE. Toutes les réalités possèdent une forme visible et jouissent invisiblement d'ÊTRE sensées.

Dans un monde d'espace-temps en mouvance incessante du passé vers le devenir, l'ÊTRE s'affirme stablement au PRÉSENT. ÊTRE est essentiellement

⁵ Les physiciens s'interrogent sur le fait que tout objet matériel conserve sa FORME en dépit de conditions qui devraient logiquement leur imposer une modification structurelle ou même, une déstructuration. Par exemple, ils se demandent comment il se fait qu'un disque, qui tournerait à grande vitesse, ne se déforme pas. Vu l'immense espace de vide qui existe entre les atomes, ceux-ci devraient être modifiés dans leur position ou même expulsés par la force excentrique de la rotation. Puisqu'il n'en est rien, ils induisent qu'une force, indétectable comme telle, dénommée *champs* ou *invariance de jauge* maintient la cohésion des atomes entre eux.

positif. Il n'existe aucune faille dans l'ÊTRE par laquelle la moindre considération négative puisse s'insinuer. L'ÊTRE se moque du non-être ! Il s'ensuit que tout ce qui jouit de l'ÊTRE, de quelque forme que ce soit, est bon et bien. Les réalités ont toutes leur raison d'être dans une FORME pour exister telles qu'elles SONT, qu'elles soient vivantes ou inanimées.

Ce qui distingue ces catégories, c'est, secondairement, le genre d'unité FORMELLE qu'elles manifestent. Chez l'objet inanimé, l'unité est ACCIDENTELLE, c'est-à-dire que les éléments qui la constituent se retrouvent ensemble aléatoirement et sont interchangeables. Tandis que chez la réalité vivante, l'unité qu'elle manifeste est ESSENTIELLE, c'est-à-dire que les éléments qui la composent sont strictement ordonnés et absolument nécessaires l'un à l'autre.

...les ténèbres couvraient l'abîme... Comme si le *vague* et le *vide* ne suffisaient pas pour souligner à quel point, il n'y a rien avant que le Créateur décide *au commencement* de créer l'univers, l'auteur en rajoute. Les ténèbres, c'est l'absence de cette lumière qui révèle à l'esprit le SENS des choses. Sans lumière, il n'y a rien à connaître, rien à comprendre. Et d'autant plus si les ténèbres couvrent tout... Ou plutôt RIEN ! Car peut-il y avoir une image qui évoque plus le non-être que l'inquiétante connotation émotive de *l'abîme* : le vertige, l'angoisse, la chute dans le non-sens ?

Cet appel du *vide*, toutefois, est comme une porte ouverte sur d'incalculables possibilités. Car *...un vent de Dieu tournoyait sur les eaux...* Et quoi encore ? *Les eaux* aussi préexisteraient à la création ?

L'eau n'a pas de FORME particulière. En même temps, c'est un milieu fécond car l'eau épouse tous les contenants et peut remplir toutes les formes qui lui sont données. Les eaux c'est le liquide amniotique de l'utérus universel dont toutes sortes de formes peuvent émerger par le pouvoir du *vent de Dieu*⁶ qui transcende toutes les potentialités. Ce *vent* qui tournoie, c'est l'appel contraire à celui du *vide* : l'aspiration de l'Esprit qui donne sens et existence en attirant graduellement tout ce qui voudra faire son chemin hors du chaos primordial de l'indéfini.

...Dieu dit... C'est ici que tout commence véritablement. Rien n'a pu exister avant que Dieu ne dise. C'est par sa Parole que le visible et l'invisible parviennent à l'existence.

⁶ La TOB traduit le terme hébreu par *le souffle de Dieu* plutôt que *le vent de Dieu* de la Bible de Jérusalem. D'autres versions de la Bible traduisent *l'esprit de Dieu*.

Sa Parole est la projection de ce que Dieu EST. Par sa Parole, Dieu exprime ce qu'il EST en lui-même. Il s'extériorise dans sa création comme le peintre s'extériorise dans le tableau ou le sculpteur dans la statue. Ainsi, la création est la manifestation de Dieu. Ce qui fait dire à saint Paul :

Ce qu'on peut connaître de Dieu est... manifeste... Ce qu'il a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres... (Ro 1, 19-20).

La Trinité anticipée

À cet égard, une chose remarquable est à souligner. Dès les trois premiers versets de la Bible, le mystère de la Sainte Trinité est implicitement évoqué. Il y a le Dieu du *commencement* que la révélation biblique, et particulièrement Jésus, appelle Père, dont la volonté est de créer l'univers visible et invisible. Cette volonté se réalise par le Fils, la deuxième Personne de la sainte Trinité, le *Dieu dit...*, sa Parole créatrice ou le Verbe de Dieu, tel que le définit le prologue de l'évangile de saint Jean.

Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu et tout fut par lui, et sans lui rien ne fut (Jn 1, 1-3).

Finalement, on peut apercevoir dans *un vent de Dieu tournoyait sur les eaux...* l'Esprit divin qui plane au-dessus de l'espace et du temps comme un aimant pour attirer et aspirer graduellement la création jusqu'à ce qu'elle épouse librement et parfaitement le dessein divin.

Le vent souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais pas d'où il vient et où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit (Jn 3, 8).

Rendons grâce au Dieu unique et trois fois saint pour son étonnante œuvre de création ! Béni soit Dieu le Père créateur, Dieu le Verbe créateur et Dieu l'Esprit créateur !

Post scriptum

J'ajoute de nouvelles bipolarités universelles à celles déjà listées ci-dessus. Ces bipolarités sont grandement utiles pour le discernement de la vérité biblique. Je conseille à chacun de ne pas se contenter de les recevoir intellectuellement mais de les expérimenter intimement en les méditant pour en éprouver la pertinence.